

Chantier n°09 : « Ré-ac-tions »

« Une hypothèse de la maison heureuse », poème

ca mars 1996

Ce poème se présente comme une variation ou une traduction en vers de la prose qui porte le même nom. C'est un essai resté isolé et inexploité. En l'état, on peut le considérer comme absent du catalogue.

« Blancheville, Maison Blanche »

ca avril 1996

A l'intersection du journal et de l'autobiographie, je reviens dans ces quelques pages de rétrospection sur un épisode ancien et douloureux à l'issue d'une fête familiale qui se déroulait à Neuilly-sur-Marne. Cette prose n'est pas destinée à la publication.

« Épisode à la nasse »

ca juin 1996

Je n'ai jamais bien su quoi faire de cette série de poèmes qui effectuent un retour aux thématiques d'*Avec l'arc noir* dans un flux qui ne permet pas vraiment de distinguer une direction précise à la dynamique enclenchée. La géographie du jardin semble s'être enrichie d'un étang et d'un souterrain. Sa

temporalité s'est étendue à un temps de guerre et de bombardement. Curieusement, le cycle est introduit par une prose réflexive qui évoque tour à tour l'action sérielle et le travail du rêve. Il n'y a pour autant ni notation de rêve ni procédure de sérialisation dans ce fascicule qui était en voie d'effacement du fait de la mauvaise qualité de l'impression sur imprimante à aiguille.

« Cycle de déréllections »

ca août 1996

Une page d'improvisation quasi parodique où se mêlent vers et prose dans une narration essentiellement disjonctive. La présence de Bob et de Bill semble indiquer, après une longue période d'écriture quasi intransitive, un retour à l'univers de la narration. Ce poème n'a pas eu de suite directe.

« Remuelements et sarcasmes »

Janvier-septembre 1996

Ma production de poèmes en cette année 1996 n'est pas tarie mais elle n'offre pas de direction précise. On est sorti de l'arc mais pas complètement, comme l'indique le titre retenu pour regrouper cet ensemble divers et touffu, composé de cycles plus ou moins étendus (de cinq à une vingtaine de pages) et de poèmes isolés, de variantes avortées, d'essais abandonnés. S'ils empruntent l'univers symbolique d'*Avec l'arc noir*, ils l'orientent vers un lyrisme pathétique et, on peut bien le dire, névrotique. Cette instabilité provoque une confusion généralisée, le même titre pouvant être attribué à plusieurs textes ou, au contraire, un

même ensemble étant susceptible d'avoir plusieurs titres :
« Remuements et sarcasmes », « La petite vaisselle », « Je vais
pendre », voire « Poésie industrie ».

« Pour qui souhaite savoir qu'il n'est que peu »

ca septembre 1996

La datation de cette réécriture bigarrée de différentes scènes
issues du *Sens des réalités* est incertaine. L'essai se concentre sur
une série de dijonctions réalitaires. Il témoigne de la
permanence d'une préoccupation romanesque à un moment où
mon attention se portait plutôt vers des questions poétiques.
Cette variante a surtout eu des incidences insidieuses, en
introduisant laconiquement la doctrine dite « infalsifiable » de
Godemond de Meyedner.

« Charpente pour un placard »

ca octobre 1996

Ce poème qui présente la particularité de se prolonger sur
plusieurs pages est sans doute une amorce de redéfinition de la
relation « je / tu ». Comme pour « Quel est le sens ? », un certain
apaisement est sensible. Le poème présente néanmoins un
sérieux défaut d'unité et/ou de direction.

« Série de violences »

Octobre–novembre 1996

Si l'arbitraire du poème s'est déposé sur l'arc, à partir d'un hommage au tableau de Vassili Kandinsky *Avec l'arc noir* pour faire de ce mot une centrale phonologique et sémantique imposant son ordre sur tout le dispositif énonciatif, c'est avec le mot « violence » que s'est précisée cette fonction de centrale qui m'était encore peu évidente. Le mot ponctuait chacune de mes pensées. L'apparition du mot est l'attaque ou la résolution quasi obligées de chacun des énoncés qui composent le fascicule.

« Poèmes de Villetaneuse »

Octobre–novembre 1996

L'expérience des transports en commun a accompagné mon exercice de l'écriture depuis les premiers temps, pour ainsi dire. C'est dans le journal que cette convergence s'exprimait le plus naturellement. Il fallait pour que le bus entre véritablement au poème une posture orientée vers le sujet (donc, lyrique) et relativement apaisée. C'est de cet apaisement peut-être que témoignent des poèmes qui, contrairement à ce que leur titre indique, n'ont pas été écrits exclusivement à Villetaneuse mais plutôt à travers la banlieue nord, nord–est de Paris.

« Polo sans ses bras »

Octobre–novembre 1996

Contrairement à ce que le titre de cette sérielette indique, il n'est aucunement question d'un personnage appelé « Polo » dans ces lignes. S'il se rattache à la « série des personnages », c'est indirectement et collectivement : les passants, les ouvriers, un couple... Un vers le précise bien : « On ne voit pas exactement

des gens ».

Ce poème n'a été intégré à aucun ensemble autre que lui-même et n'a pas fait l'objet de révision majeure.

« Les lignes d'arbres »

Octobre-novembre 1996

Ces pages réunissent deux séries distinctes, l'une relative aux arbres (les poèmes reprennent des motifs remontant au *Spectacle interdit* et au *Récit ruisselant*, 1992), la seconde au train (dans une énonciation assez voisine de *Rien – Un train*, 1993). Il s'agit d'essais isolés qui n'ont pas été exploités ensuite. Dans les deux cas, il semble s'agir d'amorces réfléchies de projets qui ne se sont pas concrétisés.

« Variations saisonnières »

Septembre-novembre 1996

Depuis l'épuisement de l'arc, je me laissais porter, il faut bien le dire, par des « centrales » lexicales, phonologiques et sémantiques, telles que les termes « réflexe » et « violence ». L'automne de l'année 1996, sans doute bercée plus que par d'autres par la poésie d'Apollinaire, a vu s'engager un nouveau cycle dont le terme moteur n'était pas un mot mais une série de mots, la série des mois en « -bre ».

Décembre est peu représenté. Ce sont des poèmes d'automne. On peut élargir le propos en indiquant que ce sont véritablement des poèmes saisonniers. Le titre générique est tout à fait adapté à la matière, à ceci près qu'il est assez difficile de délimiter le recueil lui-même. Si une part importante des

poèmes qui le composent distille une poésie pétrie de nostalgie et d'un sentiment passéiste conforme à ce qu'on peut attendre d'une évocation poétique de l'automne, il faut être sensible à ces échappées qui attestent la permanence demeurée sous-jacente d'une force plus opaque. Il n'en demeure pas moins que la thématique automnale offre comme une respiration à un ordre symbolique jusque là dominé par une introspection imprégnée de névrose.

« Quel est le sens ? » suivi de « Quels sont les sens ? »

ca novembre-décembre 1996

Ce cycle de poèmes dédiés à la question du sens – et à la relation intersubjective du « je » et du « tu » marque sans doute un tournant en ce qu'elle ne témoigne pas d'une saturation énonciative et restaure la possibilité même d'une relation à l'autre que les précédentes étapes n'envisageaient même pas.

« Edmond Mauvais »

Octobre-novembre 1996

Le nom du personnage « Edmond Mauvais » connaîtra une autre destinée que cette courte série de poèmes narratifs puisque c'est finalement le nom qui sera donné au personnage principal de *Bourreau de Merzin* (2011). Le personnage dont il est question dans ces vers est beaucoup plus indéterminé, même s'il apparaît clair, au fur et à mesure des périples qu'évoque laconiquement le poème, qu'il s'agit d'un personnage trouble.

Le poème est resté sans suite. Il inaugure ou accompagne la série des poèmes narratifs qui impliqueront successivement

Hector, Icare et Joe.

« Janvrin et compagnie »

ca octobre 1996 (?)

Cette projection de récit n'est qu'une amorce de plan pour une histoire de secte. Il y est question de deux employés de la société « Janvrin et compagnie ». Le plan retrace les différentes phases de l'embrigadement sectaire et précise que Susie entrera dans la secte et que Bill sera tué. Cette esquisse, dont le titre a déjà été employé dans des versions antérieures du *Sens des réalités* sans lien avec ce projet de récit, n'a pas connu de suite.

« L'enterrement d'Alain Merzin »

ca novembre 1996 (?)

C'est un fragment isolé, difficile à dater précisément, qui propose une variation sur l'histoire de Merzin. Curiosité, on y apprend qu'Alain Merzin est mort et qu'on s'apprête à l'enterrer, ce qui apparemment ne met pas fin à une séquence destinée à se rejouer indéfiniment : « Les rues sont désertes à cette heure ».

Je ne désespère pas d'identifier des pages susceptibles de compléter ce fragment.

« Incident de lunettes »

ca novembre 1996

Ces notes de cours ne s'attachent pas à l'énoncé mais à l'énonçant, Mourad Yelles. Le professeur ayant retiré ses lunettes pour être plus à l'aise dans sa lecture s'en était excusé : « je vais

retirer mes lunettes... mes binocles ». L'inflexion lexicale, du terme standard vers un autre dépréciatif, m'avait intrigué. Ce court essai tente de dégager les enjeux symboliques – ou le conflit symbolique – de cet épisode anecdotique.

« Artaud par Rey »

ca novembre 1996

En 1996, Jean-Michel Rey donnait un cours sur la théorie du théâtre et du cinéma chez Antonin Artaud. J'étais fasciné par la posture de l'enseignant qui donnait vraiment l'impression de s'ennuyer en développant son argumentaire. Je me suis longtemps dit qu'il s'était résolu à adopter cette posture de neutralité et de nonchalance pour ne pas donner prise à la frénésie de nombreux étudiants qui, à la découverte d'Artaud, plongent fréquemment dans des états extrêmes : détresse, angoisse, surexcitation ou crise mystique. Avec Jean-Michel Rey, dont j'ai essayé de décrire la sobre économie de geste et de parole, une telle dérive devenait impossible. Nous nous tenions au cœur de la pensée théorique d'Artaud qu'il serait bien réducteur de confiner à un « délire poétique », quelle que soit la valeur qu'on donne à ce terme.

« Pot-aux-roses »

ca novembre 1996

J'étais sur le point d'oublier définitivement l'existence de cette mosaïque de narrations versifiées quand l'hypothèse d'un catalogue complet de la sériographie en a réveillé le souvenir. Le livret n'en a jamais été stabilisé, sans doute parce que je

percevais mal ce que pouvait signifier la soudaine intrusion de personnages au profil clairement romanesque, de type paralittéraire qui plus est, dans le vers. C'est pourtant une dramaturgie qui est convoquée comme l'annonce le poème-titre, « Pot-aux-roses, 3 » qui égrène un chapelet d'événements de nature apocalyptique avec une intonation de journal télévisé. Les textes qui suivent remettent en scène le policier Hector : « Hector répond », « Enfer de la villa Guermynthe » et recyclent deux extraits d'*Avec l'arc noir* intitulés « Sit-Com ». Il doit être possible d'offrir de ce « Pot-aux-roses » une collection plus complète, qui rende compte de l'immixtion inaboutie de la narration dans le vers.

« Actions / nous y actions »

Novembre-décembre 1996

Ce volume a également eu pour titre *Registre gore* mais la composition en était sûrement différente. Peu importe, au fond, car le bloc qui peut légitimement s'intituler « Actions / Nous y actions » recense un nombre assez précis de fascicules et de textes directement connexes. Il s'agit principalement d'une série de notations de trajets dans le bus et le tramway, proses qui se prolongent en vers et qui ont été publiées par la revue *Bleue* dans son n°2, si mon souvenir est exact (« Action », « Que faire », « Nous y actions », « Cent quarante-sept ») ; d'une réaction à vif au « Signe ascendant » de Breton, qui a été intégrée par la suite au *Dictionnaire critique et raisonné du signifiant « série » et de la poétique sérielle* ; et enfin de « Suite », une page plus sentimentale. La critique du « Signe ascendant » n'est pas

univoque.

« Ré-autobiographie »

Novembre-décembre 1996

Cette série, contemporaine des « Variations saisonnières », se définit comme une « singerie » autant que « ré-autobiographie », bien qu'il n'y ait pas eu de tentative de ce type auparavant à l'exception d'un poème de *Gisements de passe-temps* (1993) sur lequel ce cycle prend précisément appui.

« Pourquoi ? Je haïssais », demandait le poème postlysergique. « Parce qu'en plus je n'ai plus du tout les mêmes rapports spatio-temporels qu'autrefois », attaque d'emblée la « singerie ».

Ce poème marque une étape dans mon rapport à un genre que j'ai longtemps regardé avec méfiance, celui de l'autobiographie. Sa structure versifiée est bien sûr un pied de nez à la théorie de Philippe Lejeune ou un clin d'œil à Raymond Queneau. À bien y regarder, il n'est que très laconiquement autobiographique.

« La loge »

Novembre-décembre 1996

Ce poème en prose résulte de toute évidence d'une expression automatisée. Tout indique qu'il est contemporain des *Variations saisonnières* mais les excès liés à l'automatisme en font une séquelle marginale, ce qui explique qu'il n'ait fait l'objet d'aucune retranscription depuis sa rédaction, non datée.

« Effacements »

ca décembre 1996 (?)

Par quel mystérieux biais psychique ai-je éprouvé le besoin de revenir sur ce qui avait été la matière de *Poétique des névroses* ? Cette version abrégée (elle court sur une vingtaine de pages) s'appuie sur la première section de l'ouvrage mais elle présente des variations considérables. La part des emprunts à mon propre journal y est accrue et plus aisément identifiable également. D'une manière générale, la syntaxe ne subit guère les opérations disjonctives qui conduisent de bout en bout *Poétique des névroses*.

Cette variante apparaît dans les Cahiers de la Ral,m, n°10 : « Homosexualité et littératures ».

« Rêves d'opéra et grenades aspectuelles »

Décembre 1996

L'hiver 1996 a connu une épidémie de grippe assez spectaculaire. Je ne sais si elle a entraîné une mortalité particulièrement élevée mais ses propriétés hallucinogènes me resteront longtemps en mémoire. Si j'en crois le témoignage de mes proches à cette époque, je n'étais pas un cas isolé. Je ne sais combien de temps je suis resté cloué au lit entre la veille et le sommeil, dans un perpétuel état second. Il en est resté des rêves, des idées saugrenues et des impressions troubles que j'ai tenté de transcrire, par la suite.

Ces feuillets n'étaient pas destinés à former un ouvrage

particulier. Rétrospectivement, ils présentent l'intérêt d'évoquer cet épisode grippal dont l'action psychédélique n'était pas sans rappeler le LSD ou le champignon hallucinogène. Je n'en ai pas seulement gardé le trouble d'une impression onirique indéfectiblement associée désormais à la *Suite de Lulu* d'Alban Berg mais également une arme onirique de première catégorie : la grenade aspectuelle.

« Les automates »

ca décembre 1996–janvier 1997

Le recours à l'automatisme a sans doute été favorisé par la lecture d'André Breton que j'étudiais assez intensivement cette année-là. Et l'automatisme transparait pour ainsi dire à chaque vers. Je n'en ai pas moins gardé un grand attachement à l'endroit d'une série de poèmes dont le charme est assez indéfinissable alors même que la dimension esthétique du poème est en voie de neutralisation, ce qui m'a amené en 2010 à associer ces poèmes à une série de dessins non dénués de soubassements conceptuels, « Théorie de l'information ».

Émilie Guermynthe

Décembre 1996–janvier 1997

Les cheminements de l'écriture sont assez mystérieux. S'il est clair que l'avènement d'*Émilie Guermynthe* a été favorisé par la lecture intensive de quelques-uns de quelques-uns de nos auteurs de référence – Balzac, Zola, Proust et bien sûr Racine – rien ne laissait présager un retour à la narration si rapide et surtout conclusif. L'idée d'*Émilie Guermynthe* a germé en

l'espace d'une nuit et sa rédaction n'a certainement pas pris plus de deux semaines tant l'action m'en était évidente. Récit fataliste, hommage à Racine, Zola et Proust conduit par une pente descendante irrévocable, le récit redonne vie à tout un univers à la périphérie du *Sens des réalités*. C'est en particulier la famille Guermynthe déjà évoquée dans « Le lieu du crime » (1992) et « Le jugement de rien » (1993) mais dans aucun de ces deux récits, on n'apprend vraiment quoi que ce soit sur cette famille. L'intervention du policier Hector dans le récit reste en revanche, tout à fait anecdotique alors que le personnage était au cœur des deux récits antérieurs.

L'ouvrage a été publié en même temps que le *Portrait de la série* par le Chasseur abstrait, en 2008. Il porte une mention de date qui prête à confusion : « 1997-2007 ». Le texte a été révisé en 2007 ; il n'a pas fallu dix ans pour le rédiger, contrairement à l'impression que peut donner cette mention.

« Musique improvisée »

ca février 1997 (?)

Cette note ne fait guère qu'une page. Elle a pu être inspirée par des expérimentations de John Cage ou de Karlheinz Stockhausen. Il s'agit de la description d'un dispositif d'improvisation collective. La note n'a jamais été complétée ni développée.

